

# La vie chrétienne et le surnaturel

Autor(en): **Fornerod, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **31 (1898)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379650>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LA VIE CHRÉTIENNE ET LE SURNATUREL <sup>1</sup>

PAR

A. FORNEROD

---

Le livre de M. le professeur Chapuis « Du surnaturel » a provoqué une levée de boucliers. Il semble, à entendre plusieurs personnes, que tout l'édifice chrétien soit en train de crouler. Avec l'abandon de la notion traditionnelle du miracle, aucune action divine dans l'histoire et dans la vie personnelle ne paraît plus possible. En est-il vraiment ainsi? Nous ne le pensons pas. Nous aimerions montrer en traitant le sujet de « La vie chrétienne et le surnaturel » que nous avons le droit de nous appeler chrétiens, chrétiens positifs, chrétiens évangéliques, alors même que nous n'acceptons pas l'idée traditionnelle du miracle.

Une méprise est facile. Il est souvent arrivé qu'un voyageur dénonce l'absence de manifestations religieuses chez une peuplade de non civilisés. Or, en examinant d'un peu près ses propres récits, nous trouvons qu'il relate lui-même plus d'un rite sacré, plus d'un symptôme religieux. Le narrateur est sincère, mais se faisant une idée préconçue de la religion, ne rencontrant pas les manifestations habituelles du culte, il en conclut à l'absence de religion. La religion est pourtant une vie qui dépasse et dépassera toujours tous les cadres et toutes les formules.

<sup>1</sup> Conférence faite à la Salle centrale à Lausanne le 22 mars 1898, donnée telle quelle à part deux légères modifications.

Il est aussi bien facile, en vertu d'une idée préconçue du christianisme, de refuser le titre de chrétiens à des frères qui ne suivent pas les mêmes sentiers. Aux yeux des catholiques, le christianisme paraît indissolublement lié à la question d'église. Il ne peut y avoir qu'une seule Eglise véritable. Elle est l'intermédiaire nécessaire entre les hommes et Dieu. Vous connaissez la maxime: Hors de l'Eglise, point de salut! Pour la grande majorité des protestants, un certain nombre de dogmes constituent l'essence même du christianisme. S'en dégager, c'est se séparer de la source de la foi. Ceux qui n'acceptent pas telles quelles les affirmations traditionnelles sont des chrétiens malades.

Le christianisme a besoin d'organisation ecclésiastique, il ne peut se passer de formules dogmatiques, nous le reconnaissons. Le christianisme est pourtant supérieur à telle ou telle ecclésiologie, à telle ou telle dogmatique. Son sort n'est pas lié à une Eglise particulière, ou à un dogme déterminé. Il a au contraire, et c'est là un signe de sa force, la capacité de susciter sans cesse au cours des siècles, des organisations nouvelles, des formules nouvelles, car l'évangile est un principe de vie spirituelle, religieuse et morale. Le christianisme est, avant tout, une vie. C'est une gloire de notre époque de l'avoir enfin reconnu. Dès lors, pour avoir le droit de s'appeler chrétien, il s'agit de savoir si nous possédons réellement ce qui constitue l'essence même de la vie chrétienne et non point si nous acceptons ou si nous rejetons tel ou tel fragment des traditions ecclésiastiques.

Qu'est-ce donc que la vie chrétienne? Et d'abord comment naît-elle dans les cœurs?

Pour devenir chrétien, il faut, c'est là une condition préalable, être mis en face de la personne de Jésus-Christ, qu'il nous soit présenté soit dans le Nouveau Testament, ce document des origines du christianisme, soit par des chrétiens de notre génération. Une connaissance plus ou moins parfaite des faits évangéliques est indispensable. Là où la prédication chrétienne n'a pas retenti, il ne peut y avoir de chrétien.

Maintenant, une fois mis en présence des traditions chré-

tiennes, comment devient-on chrétien? Est-ce par la voie rationnelle, est-ce par la voie morale?

La raison humaine est un don de Dieu. Elle a été donnée à l'homme pour mettre de l'ordre dans ses idées, pour enregistrer et classer ses impressions. La raison est une faculté ordonnatrice, en user ne saurait être un péché. Et pourtant! si belle, si puissante que soit la raison humaine, nous ne la considérerons jamais comme la source de la vérité. C'est là précisément ce qui fait le rationaliste, or nous ne sommes point des rationalistes, bien que l'accusation nous soit souvent lancée. Le rationaliste ne veut accepter que les vérités prouvées par des preuves irréfragables, que les propositions qui soutiennent les assauts d'une logique intraitable. Aborder les traditions chrétiennes avec la raison humaine seule, c'est trouver un champ fertile aux doutes. Vouloir une démonstration parfaite de la réalité des faits chrétiens et de la vérité du christianisme avant de croire, c'est se condamner à ne jamais comprendre ni Jésus-Christ, ni son œuvre. La certitude de la vérité de l'Évangile est le fruit non de la raison humaine, mais de convictions morales. Aujourd'hui, comme au temps du Christ, la repentance est la porte qui nous ouvre le royaume des cieux. Nous devons aborder le Christ avec notre conscience et notre cœur. Alors une révélation se fait dans les âmes. Tout chrétien a son chemin de Damas; égoïste, orgueilleux, charnel de nature, le pécheur, en face de Christ, voit l'abîme entre ce qu'il devrait être et ce qu'il est. Il prend conscience de sa misère et de sa culpabilité; il se sent perdu. Mais en même temps, par son amour, Christ exerce une attraction sur les âmes. Le pécheur met sa confiance en Christ comme en son Sauveur et il apprend à bégayer ce doux mot de « grâce. » Par Christ le pécheur trouve son Père céleste, il est réconcilié avec Lui, il possède l'esprit d'adoption, il est son enfant. La vie chrétienne est le fruit même du Saint-Esprit. C'est Dieu qui, par Christ, agit dans nos âmes. La vie chrétienne n'est donc pas un produit naturel de l'homme, elle est un don de Dieu.

Seulement, la possibilité de cette action de Dieu sur l'âme humaine est impliquée dans la nature de l'homme. L'homme

est un être religieux. C'est parce que nous sommes de la race de Dieu, créés à son image et à sa ressemblance que nous pouvons devenir ses enfants. En dissipant les brouillards de l'indifférence, de l'hostilité envers Dieu, fruits du péché, en réalisant dans le cœur des croyants la relation de l'enfant avec son Père céleste, l'Évangile ne change pas la nature même de l'homme, il donne au contraire une réalité aux aspirations profondes de notre être, aspirations étouffées par le péché.

D'autre part, Dieu n'agit que dans les âmes moralement disposées pour recevoir le don de la grâce. L'Évangile ne germe et ne fructifie que dans les cœurs labourés par la repentance, que dans les âmes qui montrent par la foi qu'elles répondent aux appels de Dieu. Dieu ne transforme jamais magiquement les hommes. On ne naît à la vie chrétienne que par un processus moral. La vie chrétienne est donc bien surnaturelle dans son essence, puisque sa source même est en Dieu, mais elle n'est pas surnaturelle au sens physique puisqu'elle ne transforme pas magiquement la nature même de l'homme.

Après avoir examiné la vie chrétienne dans sa source, voyons-la dans ses manifestations. Elle se montre à nous avant tout comme puissance spirituelle de régénération religieuse et morale.

La foi chrétienne est, en effet, un principe de régénération personnelle. Sous son influence le nouvel homme, pour parler le langage de Paul, se développe sur les ruines du vieil homme. La transformation de l'homme pécheur en un homme animé de l'esprit de sainteté, d'amour, d'espérance éternelle, voilà l'œuvre spécifique de la foi chrétienne. Eh bien, nous avons là à faire à une transformation de l'ordre religieux et moral, et non à une transformation magique. Par sa conversion, le croyant ne voit pas sa santé, ses aptitudes corporelles, intellectuelles changer du jour au lendemain. L'ivrogne, alors même qu'il est régénéré, doit subir encore les conséquences de son vice. Celui qui est peu doué intellectuellement ne devient pas par sa conversion un grand penseur. Paul en passant au christianisme ne s'est pas dépouillé de tout son bagage rabbinique. Origène n'a pas fréquenté impunément les écoles philosophiques alexan-

drines. La sanctification chrétienne est une œuvre de purification, elle chasse le péché. Le drame chrétien consiste précisément à faire passer dans tous les replis de l'âme le souffle vivifiant de l'Évangile. Le christianisme ne détruit pas la nature humaine, il la transforme en la purifiant.

Si l'Évangile est un principe de régénération individuelle, il est également un principe de régénération sociale. Jésus-Christ a dit: « En vérité, en vérité, je vous le dis: Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes que celles-ci, parce que je vais vers mon Père, » Jean 14, 12. Toutes les entreprises chrétiennes ont été accomplies par la foi. Elles sont la réalisation de la promesse du Christ. Eh bien, dans les œuvres chrétiennes contemporaines, le miracle physique, c'est-à-dire l'action immédiate de Dieu sans causes secondes, joue-t-il un rôle? Certes, les chrétiens vaillants comptent dans leur vie des délivrances admirables, des situations où ils se sont sentis comme miraculeusement sauvés. Nous ne nions pas ces faits. Mais qu'est-ce à dire? Grâce à un concours exceptionnel de circonstances, les obstacles qui barraient la route ont été surmontés, aplanis. Dans ces cas-là il n'y a pas de violation de lois de la nature, donc pas de miracles physiques proprement dits. En outre, nous reconnaissons pleinement chez l'homme la puissance du moral sur le physique. Aujourd'hui que les phénomènes de suggestion sont examinés scientifiquement, qui le contesterait? Dès lors, une puissante personnalité doit avoir une grande action sur son entourage et le don des guérisons nous apparaît comme un charisme particulier que nous ne songeons point à contester. Seulement, dans tous ces effets d'une puissante individualité sur d'autres personnes, nous ne saurions voir des miracles physiques. Ces phénomènes s'accomplissent au nom des lois qui régissent les rapports de l'esprit et du corps. Il n'y a pas de violation des lois de la nature.

Les concours exceptionnels, providentiels de circonstances, la puissance de suggestion n'empêchent pas que le chrétien soit soumis aux lois de la nature. Sa foi ne lui donne pas la force de les supprimer. Le chrétien ne peut pas parler une langue étrangère sans en avoir appris au moins les premiers éléments, il ne

peut pas manger des champignons vénéneux, il ne peut pas être mordu par une vipère sans encourir les risques d'un empoisonnement. Les obstacles qui s'opposent aux entreprises chrétiennes ne sont pas renversés magiquement. Les murailles ne tombent plus au son des trompettes comme pour Jéricho. Non, la vie chrétienne n'est pas une vie triomphale qui se déroule au milieu de miracles. Elle est plutôt un drame, c'est une lutte constante entre l'idéal entrevu par les yeux de la foi, et la réalité si éloignée de cet idéal. Et c'est en cela que consiste la grandeur de la foi agissante, vivante. Le chrétien ne se contente pas de voir de loin cet idéal, il veut le faire pénétrer dans la réalité, non pas en supprimant les obstacles naturels mais en les surmontant, soutenu qu'il est par la grâce de Dieu. Ici encore, la foi se présente à nous comme une puissance spirituelle.

Donc, soit qu'on considère la vie chrétienne dans sa source ou dans ses manifestations, elle nous apparaît comme une vie spirituelle religieuse et morale qui se manifeste dans les cadres de la vie naturelle de l'homme, dans les conditions ordinaires de l'existence humaine. Aussi le chrétien idéal n'est pas pour nous l'homme qui impunément pourrait violer les lois de l'électricité, vivre comme si le temps et l'espace n'existaient pas, agir sans être soumis aux lois de la pesanteur. Cet homme prodige serait un thaumaturge, non un chrétien. L'Évangile ne détruit pas la nature humaine, il la transforme en la sanctifiant par un processus moral et non magique. Pour nous l'idéal du chrétien est l'homme qui, vivant du témoignage d'amour de Dieu en Christ, fait pénétrer l'esprit de l'Évangile dans tous les domaines de son activité. Plus nous vivons par Christ en communion avec le Père Céleste comme Jésus-Christ a vécu, plus nous aimons nos frères comme Jésus-Christ a aimé, plus nous sommes chrétiens.

Le miracle physique, c'est-à-dire l'action immédiate de Dieu sans causes secondes, ne joue donc aucun rôle dans la vie des chrétiens actuels. M. le pasteur Vallotton le reconnaît implicitement puisque dans la même prédication où il déclarait qu'abandonner le miracle physique c'était compromettre le christia-

nisme, il avouait que l'ère des miracles était définitivement passée, que Dieu, aujourd'hui, ne faisait plus de miracles au sens absolu, qu'on pouvait bien encore parler de sortes de résurrections mais non pas de résurrections véritables. Si l'ère des miracles est passée, la vie chrétienne existe pourtant, le miracle physique n'est donc pas un élément essentiel du christianisme puisque le christianisme peut subsister sans lui. Dès lors la nécessité du surnaturel physique ne peut se comprendre comme une exigence, comme un postulat de la foi, que si réellement nous ne pouvions concevoir l'action de Dieu dans le monde sans miracle physique, que si par la suppression du surnaturel physique la prière du fidèle était rendue impossible. C'est bien sur ce point que portent les attaques de nos contradicteurs. Dans sa conférence sur le surnaturel, M. le pasteur H. Secrétan affirmait que nier le miracle physique c'était supprimer la prière, c'était dès lors ruiner le christianisme. En effet, une religion ne se conçoit pas sans une relation réelle, vivante de l'âme avec Dieu. Le reproche est-il fondé? Nous ne le pensons pas.

Nous comprenons que la notion du miracle physique soit indispensable à une conception déiste de l'univers, qui affirme la transcendance de Dieu au point de passer sous silence son immanence. Pardonnez ces termes barbares, nous nous expliquons. L'univers peut être comparé à une horloge. Une fois que l'horloger l'a pourvue de ressorts, il l'abandonne à elle-même. L'horloger ne la retouchera que lorsque l'horloge viendra à se déranger, alors il y aura une intervention de sa part pour la remettre en bon état. Eh bien, Dieu est souvent envisagé comme ayant créé une fois pour toutes l'univers. Les ressorts de l'univers sont les lois de la nature. Une fois l'univers construit, Dieu se sépare de son œuvre, la laissant parcourir les espaces toute seule. Le péché de l'homme survient, amenant le trouble dans tout l'organisme de l'univers. Dieu alors, comme l'horloger, réapparaît pour remettre l'univers en bon état. Cette action de Dieu opposée au cours naturel du monde a bien le caractère d'une action surnaturelle. Il y a un cours naturel et un cours surnaturel. Seulement cette conception déiste de Dieu est-elle bien chrétienne? Nous ne le pensons pas. Sans nier la



transcendance de Dieu, c'est-à-dire sans nier que la personnalité de Dieu dépasse l'univers (nous ne sommes pas des panthéistes) nous sommes frappés plutôt de l'immanence de Dieu. Distinct du monde, Dieu ne se sépare pas de l'univers. Il y est constamment à l'œuvre, poursuivant ses desseins d'amour. Les lois du monde physique et du monde moral ne sont que ses modes d'action; l'univers est pour nous une création perpétuelle de Dieu. Dès lors, si Dieu agit constamment dans le monde, il n'est plus nécessaire d'admettre un cours naturel et un cours surnaturel des choses. Dieu créant les hommes libres, étant sans cesse à l'œuvre dans l'univers, n'a pas besoin de bouleverser son œuvre à cause des égarements des hommes pour poursuivre la réalisation de son royaume. Tout donc nous paraît naturel quand nous envisageons les rapports des phénomènes entr'eux, c'est-à-dire les causes secondes. Tout nous paraît surnaturel quand, par les yeux de la foi, nous voyons dans tel fait, dans tel événement, au travers des causes secondes la main même de notre Père Céleste. Loin de nier l'action de Dieu dans l'histoire et dans nos vies, au lieu de ne croire qu'à une action de Dieu intermittente, à une révélation momentanée, nous croyons à une action permanente de Dieu au sein de l'univers, de l'humanité, de notre vie personnelle. A mesure que le chrétien progresse dans sa foi, cette action permanente de Dieu se dévoile, se révèle de plus en plus à lui. Ne voir Dieu à l'œuvre que dans les phénomènes inexplicables, est le fait d'une foi imparfaite. Jésus, lui, déclarait que « pas un passereau ne tombait à terre sans la volonté de son Père, que les cheveux même de notre tête sont tous comptés. »

Dès lors, il est évident que si, vis-à-vis des lois du monde physique et du monde moral, nous sommes en présence non pas d'un fatum, d'une puissance aveugle, mais bien plutôt des modes d'action même de notre Père céleste, c'est-à-dire d'une volonté d'amour, poursuivant ses desseins d'amour, nous pouvons entrer en une relation vivante, personnelle avec notre Créateur, nous pouvons lui exposer nos requêtes, répandre devant lui le trop plein de nos cœurs, chercher auprès de lui le secours et la force. Dieu est aussi pour nous notre haute re-

traite, notre forteresse. Dieu nous entend, nous comprend, alors même qu'Il nous parle et qu'Il nous répond par l'intermédiaire des causes secondes.

Il est certain que notre Père céleste n'est limité que par sa propre volonté. Mais, du moment que sa volonté d'amour se manifeste par les lois du monde physique et du monde moral, demander à Dieu de violer ses lois, c'est envisager la prière comme une puissance magique et non morale, c'est faire plier la volonté de Dieu devant notre volonté personnelle. Le chrétien ne réclamera pas des miracles physiques. Cherchant premièrement le royaume de Dieu et sa justice, il cherchera à reconnaître la volonté de son Père céleste dans les circonstances de sa vie. C'est dans le cadre de sa vie, soumise aux lois naturelles de l'univers, que le chrétien doit voir l'action de Dieu. Les quelques fleurs de bonheur terrestre qu'il lui est permis de cueillir sur sa route, il les envisage comme des dons de Dieu et il dira avec le psalmiste : « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits. » (Ps. CIII, 2.) Les heures sombres de la vie, les tribulations, les maladies, les deuils, le chrétien les envisagera comme des épreuves et des châtiments venant de son Père céleste et il dira, tout en pleurant, avec le Christ : « Père, si tu voulais éloigner cette coupe de moi ! toutefois que ma volonté ne se fasse point, mais la tienne. » (Luc. XXII, 42.) Le chrétien doit vivre ici-bas humble et confiant en son Père céleste, comme un enfant. C'est là un idéal. Pour que cet idéal se transforme en une réalité, que de combats incessants ! que de crises d'âme ! que de luttes dans la prière pour arriver à reconnaître la main paternelle de Dieu dans notre vie et à nous soumettre à sa volonté, alors que Dieu semble rester sourd à nos requêtes et nous fait passer par des voies sombres et obscures ! Non, l'abandon du miracle physique n'empêche pas la prière, cette relation vivante, réelle de l'âme chrétienne avec son Père céleste.

Si, dans les conditions actuelles, le miracle physique ne joue aucun rôle effectif dans la vie du chrétien, puisque, de l'avis même de nos détracteurs, l'ère des miracles est passée, pourquoi le miracle physique est-il encore envisagé comme un élé-

ment essentiel de la foi chrétienne ? Il y a là une question de tradition. Les documents du christianisme primitif sont imprégnés de surnaturel. Nous ne pouvons lire une page du Nouveau Testament sans rencontrer le miracle physique. Quelle doit être notre attitude en face des traditions chrétiennes ? C'est là à nos yeux que se trouve le nœud du problème.

Disons-le nettement. Nous sentons vivement notre solidarité avec les générations chrétiennes qui nous ont précédés. Nous ne nous estimons pas indépendants de l'histoire du passé. Notre vie chrétienne découle historiquement de l'œuvre accomplie par Jésus de Nazareth au premier siècle, et poursuivie de génération en génération par la tradition des chrétiens. Rompre avec cette tradition de vie, ce serait nous suicider, ce serait nous séparer de la source des eaux vives. Rien n'est plus salubre, pour nous fortifier dans notre foi, que de nous retremper dans la contemplation des expériences chrétiennes passées, et surtout de remonter jusqu'aux origines du christianisme pour y rencontrer l'esprit chrétien dans toute la force, la puissance, la ferveur, la pureté de sa première éclosion. Malheur à nous si, rompant avec les traditions de la Réforme, nous n'envisageons pas la Bible comme la source par excellence de la vie chrétienne !

Seulement, tout en reconnaissant le lien de solidarité qui nous rattache aux générations passées, nous nous posons cette question : Devons-nous accepter en bloc, les yeux fermés, tous les éléments de la tradition ? Que nos frères catholiques acceptent la notion du surnaturel physique, il n'y a rien là d'étonnant. L'Eglise catholique réclame avant tout du fidèle une soumission envers elle, puisqu'elle est seule capable de discerner la vérité de l'erreur. Du moment qu'elle envisage le surnaturel physique comme vrai, le fidèle n'a qu'à s'incliner et à accepter ce mystère intellectuel sans prêter l'oreille aux protestations de sa conscience. Le mérite de la foi consiste précisément à faire taire sa raison personnelle. Au reste, en regardant le surnaturel physique comme un élément essentiel de la foi chrétienne, l'Eglise catholique est plus conséquente que l'orthodoxie protestante, car elle admet aujourd'hui encore que

le surnaturel physique existe. Prenez ses dogmes. Qu'est-ce que la transsubstantiation, si ce n'est un miracle physique, qui donne au sacrement de l'eucharistie une valeur magique? Par le dogme de l'infaillibilité papale, un homme est élevé au-dessus des conditions de la vie naturelle, puisque l'erreur est un caractère humain, *errare humanum est*. Les saints accomplissent encore de nos jours de véritables miracles physiques, sans parler de ceux de Lourdes. Les fidèles catholiques ont raison, à leur point de vue, en envisageant le surnaturel physique comme un élément essentiel du christianisme.

En doit-il être de même pour nous, protestants, pour qui la foi ne consiste pas dans l'acceptation méritoire de dogmes réputés sacrés, d'une tradition considérée comme intangible, mais bien plutôt dans un acte de confiance du pécheur en la personne de Jésus-Christ comme en son Sauveur?

Notre devoir est d'examiner les traditions chrétiennes à la lumière même de l'œuvre de grâce accomplie par notre Sauveur, prêts à accepter tout ce qui découle naturellement de cette œuvre, prêts à laisser de côté les éléments étrangers qui s'y trouvent mêlés comme on prend l'amande en laissant la coque. Nous ne saurions accepter un dogme qui n'aurait aucun point d'attache avec la conscience chrétienne, un dogme qui ne se soutiendrait que par l'appui de l'autorité de la tradition. Ne pas agir ainsi, c'est perdre notre raison d'être de protestants. Dès lors, du moment que la notion traditionnelle du miracle ne joue aucun rôle dans la vie actuelle des croyants, qu'elle n'est point le postulat de la conscience chrétienne, nous sommes en droit de ne pas la considérer comme un élément essentiel du christianisme, mais tout simplement comme une conception des temps passés.

Maintenant, quelles sont les conséquences de l'abandon du surnaturel physique par rapport aux faits évangéliques?

On nous dit: Retranchez toutes les pages de la Bible où se rencontrent des miracles; déchirez, déchirez.... Il ne vous reste rien, puisque les faits évangéliques sont tout entrelacés de miracles! Cette argumentation paraît écrasante. Est-elle vraiment probante comme on se l'imagine? Quand donc apprendra-t-on

à distinguer entre les faits et les récits de ces faits ! N'est-il pas évident que le narrateur prête toujours aux tableaux qu'il dépeint une empreinte personnelle ? On peut dès lors ne pas se placer au même point de vue que le narrateur et pourtant se servir de ses récits pour apprendre à connaître les faits qu'il rapporte. Nul de nous ne conteste que Jésus-Christ ait fait de grandes œuvres. Les guérisons accomplies par le Christ sont généralement admises. Rejeter la notion traditionnelle du miracle n'est pas rejeter les faits qui sont à la base de nos récits évangéliques. Seulement les récits évangéliques doivent être soumis soit à une étude scientifique, étude qui intéresse le chrétien mais ne constitue pas un élément de sa foi, soit à une étude religieuse qui, elle, importe avant tout au fidèle.

Au point de vue scientifique que constatons-nous ? — La différence de mentalité entre les narrateurs bibliques et les historiens modernes est grande, immense, indéniable. Admettons, qu'aujourd'hui on apprenne qu'à Ouchy un homme marche sur les eaux. Nierons-nous le fait a priori ? Il y a tant de choses étonnantes, merveilleuses. Se refuser à admettre ce qui dépasse le cadre toujours borné de nos petites expériences personnelles n'est pas le propre d'un esprit scientifique. Comme tout est possible, nous irons d'abord aux informations pour nous assurer que le fait rapporté est bien attesté. Une fois que nous pourrions constater qu'un homme marche réellement sur les eaux, crierions-nous au miracle ? Loin de là. Immédiatement, nous nous poserons cette question : comment cet homme peut-il marcher sur les eaux ? Nous irons auprès des hommes de science, qui, eux, ne se déclareront satisfaits qu'une fois qu'ils arriveront à expliquer naturellement ce fait étrange. Ces soucis scientifiques, ce besoin d'une explication naturelle des choses, qui caractérisent notre culture moderne, ne préoccupaient pas les narrateurs bibliques. Le merveilleux leur paraissait au contraire tout naturel. Les Juifs, disait saint Paul, réclament des miracles. Les pharisiens ne vinrent-ils pas, trouvant que Jésus ne faisait pas assez de miracles, lui dire un jour : « Fais nous voir quelque miracle du ciel ! » Et Jésus gémissant en son esprit dit : « Pourquoi cette race demande-t-elle un miracle ?

Je vous dis en vérité qu'il ne lui en sera donné aucun. » Marc VIII, 11-12. Le merveilleux était l'atmosphère des narrateurs évangéliques, aussi ne soyons pas étonnés de rencontrer chez eux la tendance inconsciente à prêter aux faits merveilleux accomplis par le Christ un caractère plus merveilleux encore. Cette tendance se trahit dans nos Evangiles.

Prenez les récits du baptême de Jésus chez Marc et chez Matthieu. Certes, la base de ces récits est évidente. Le baptême scinde la vie du Christ en deux périodes: vie de préparation, ministère public, parce que lors de son baptême, Jésus entendit la voix divine consacrer sa vocation de Messie: « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » La base des récits est solide, facile à déterminer. Voyons maintenant les détails des récits. Pouvons-nous nous mettre au clair sur les phénomènes qui ont accompagné le baptême? D'après Marc I, 9-11: « Aussitôt, comme Jésus sortait de l'eau, il vit les cieux s'ouvrir et l'esprit, comme une colombe, descendre sur lui, » il semble que nous ayons affaire à une vision personnelle du Christ. Pour Matthieu, au contraire, III, 16-17, la scène est déjà plus matérialisée, les cieux sont envisagés comme s'ouvrant réellement. La voix ne s'adresse plus seulement à Jésus, mais Jean-Baptiste et les assistants ont pu l'entendre.

Dès lors, en présence de cette absence de préoccupations scientifiques, en face de cette tendance à prêter aux événements un caractère de merveilleux, il ne faut pas être étonné si une explication scientifique de la plupart des faits évangéliques nous est impossible, les éléments naturels des faits ne nous ayant pas été rapportés par les narrateurs. Par ci, par là, nous sommes probablement en présence de paraboles qui ont été prises pour des faits réels. C'est ainsi que nous expliquons, pour notre compte, le miracle de Cana, le figuier stérile. N'oublions pas que la rédaction de la tradition orale des faits évangéliques a eu lieu une quarantaine d'années après la mort du Christ. Nous sommes persuadé que si un chrétien de notre génération, doué d'une grande foi et de notre culture scientifique moderne, avait assisté aux événements du premier siècle, il nous aurait donné la même impression religieuse et

morale que nos narrateurs évangéliques; mais, en rapportant les mêmes faits, il nous aurait présenté leur face naturelle. Souvenons-nous encore que les miracles bibliques ne sont qu'une espèce d'un genre. Toute religion a ses miracles. L'antiquité classique en est pleine. Nous ne pouvons prendre à la lettre, croire dans tous leurs détails les miracles bibliques, et considérer les miracles extra-bibliques comme l'œuvre de la supercherie et du charlatanisme. C'est là faire œuvre de parti pris et non œuvre de vérité et de justice. Tous doivent être traités d'après les mêmes méthodes.

Si l'explication scientifique des faits qui sont à la base de nos récits évangéliques nous échappe le plus souvent, cela importe peu, après tout, au chrétien. Que recherche le fidèle dans le Nouveau Testament avant tout? L'impression vivante que Christ a produite sur la première génération chrétienne. Or nos récits évangéliques, alors même que leur cadre naturel nous échappe quelquefois, sont bien des vases qui, tout vases de terre qu'ils soient, contiennent la vie nouvelle apportée par le Christ. Revenons à la notion biblique du miracle. Les auteurs sacrés ne savaient pas ce que c'est qu'une « violation des lois de la nature, » parce que la conception du *κόσμος*, d'un organisme réglé par les lois, leur était étrangère. Les miracles étaient plutôt pour eux des *signes*, c'est-à-dire des manifestations de la volonté, de la pensée de Dieu. Or nos récits, même les plus miraculeux, renferment l'incarnation d'une parole divine dont nos âmes ont besoin. Voyez ce que deviennent dans la prédication chrétienne les miracles. Les prédicateurs orthodoxes affirment bien accepter le miracle physique à la lettre. En dépit de leurs propres efforts, le miracle physique a toujours l'air d'un hors-d'œuvre dans leurs discours. Oui, en parlant de Jésus apaisant la tempête, ils affirment accepter le fait tel quel; toujours est-il qu'au lieu d'en tirer la conclusion que, dans la mesure où le chrétien aura la foi, il commandera aux éléments déchaînés, ils nous entretiennent de Christ apaisant les tempêtes de la vie. On passe tout de suite du surnaturel physique au surnaturel moral. — Prenez la multiplication des pains : Le même phénomène se reproduit. Ils ne nous parlent que de

Jésus le pain de vie. Fatalement, nécessairement, le prédicateur passe du surnaturel physique au surnaturel moral ; pourquoi ? parce qu'après tout, celui-là seul importe au chrétien. C'est l'esprit même de notre Sauveur, c'est la vie découlant du Christ, dont l'âme chrétienne a besoin et qu'elle retrouve dans tous les récits évangéliques, dans les récits les plus miraculeux comme dans les autres, alors même que le surnaturel physique lui est devenu étranger. L'impression vivante de la personne du Christ, voilà ce que nous réclamons du Nouveau Testament, et c'est ce que le Nouveau Testament nous donne.

Pour bien caractériser notre position en face des récits miraculeux, prenons la résurrection du Christ. Notre certitude de la vie éternelle, nous la faisons découler avant tout de notre communion personnelle et vivante avec Dieu par Christ. Une fois que l'amour de Dieu en Christ pénètre dans une âme, cette âme possède un germe de vie éternelle. « Celui qui boira, a dit Jésus, de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira pour la vie éternelle. » (Jean IV, 14.) « Dieu n'est pas Dieu des morts mais des vivants. » (Marc XII, 27.) La certitude de vie éternelle que le chrétien puise dans sa foi au Christ, révélé dans son cœur, ne saurait être ébranlée que sous l'influence d'une déchéance morale. Dès lors, nous envisageons les récits de la résurrection du Christ surtout à un point de vue historique. Leur étude nous convainc que les apparitions du Christ aux premiers disciples ont été la cause de leur foi et de leur activité missionnaire. La première prédication chrétienne a débuté par ces mots : « Ce Jésus que vous avez crucifié, il est ressuscité, nous en sommes tous témoins. » Voilà un fait historique devant lequel nous nous inclinons. Maintenant la question se pose : peut-on s'expliquer en quoi ont consisté ces apparitions ? En présence des difficultés du sujet, des éléments contradictoires des sources, on se demande : Jésus est-il ressuscité avec son corps terrestre ? Mais « la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu. » Jésus-Christ est-il apparu avec un corps spirituel, comme certaines données des récits semblent le supposer ? Avons-nous



affaire à de simples visions ? Ce sont là des problèmes qui se posent, qui réclament des études historiques, avec lesquelles on n'arrive qu'à des probabilités, non à des certitudes complètes. Voulez-vous que, conscients des difficultés du problème, nous tranchions dans le vif ? Non ; si les apparitions comme faits sont hors de contestation, ma certitude de la vie éternelle n'est pas intimement liée à une explication déterminée de ces apparitions. L'étude vraiment scientifique peut s'allier à la foi chrétienne sans détruire cette foi.

Vous serez peut-être frappés de voir que si nous sommes persuadé de la vérité absolue de l'Évangile, nous ne prêtons au cadre primitif qui renferme l'Évangile qu'une valeur relative. En effet, pour nous, Dieu seul est l'absolu. Ce n'est que par la communion personnelle avec Dieu par Christ que le fidèle peut se convaincre de la vérité absolue du christianisme, parce qu'il se trouve lui-même en contact direct avec le Père céleste. Mais cette vie chrétienne qui a sa source en Dieu se manifeste dans et par des hommes. Ses formes ne sauraient dès lors jamais être qu'imparfaites, relatives, empreintes, comme toutes les choses humaines, du caractère d'imperfection. Sans doute, nous admettons que le peuple juif a été providentiellement préparé pour recevoir le Messie. Jésus n'aurait pu accomplir son œuvre ni à Athènes, ni à Rome. Si prédestiné qu'ait été le peuple juif, il est pourtant un peuple ayant ses caractères particuliers. L'Évangile en se mouvant dans le cadre juif a reçu une empreinte juive à laquelle nous ne pouvons accorder le caractère de l'absolu.

Trouvant en Christ la vérité, les fidèles ont toujours la tentation de prêter le caractère de l'absolu à toutes les manifestations de la vie chrétienne. Aussi, à leurs yeux, le premier siècle est-il un siècle qui sort des cadres de l'histoire générale. Ses miracles ne doivent pas être traités comme les miracles des autres temps ; ses écrivains ne sont pas soumis aux conditions ordinaires des biographes, ils sont surnaturellement préservés de l'erreur. Conférer de pareils privilèges à l'Évangile, c'est aller se heurter contre les faits. La théopneustie ne peut résister aux assauts de la critique sacrée. Jésus-Christ, lui,

avait plus de confiance en la puissance divine de l'Évangile, quand, sans laisser aucun écrit, il abandonnait à la tradition orale le soin de conserver le souvenir de ses paroles et de ses actions. Oui, la force de l'Évangile éclate à nos yeux précisément en ce que la grâce divine, confiée à des vases de terre, ne perd pas de sa puissance en passant au sein des traditions humaines, toujours entachées d'imperfection. Comme le dit l'apôtre : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes, et Dieu a choisi les choses viles du monde et les plus méprisées, même celles qui ne sont rien, pour réduire au néant celles qui sont. » (1 Cor. I, 27-28.)

Les périodes de vie de l'histoire de l'Église se caractérisent par de grandes luttes doctrinales. Nous ne saurions donc voir de mauvais œil les débats soulevés par la question du surnaturel. Toutefois, ces discussions peuvent avoir un danger, un grand danger pour nos Églises. Bien facilement, elles peuvent dégénérer en luttes intestines qui déchaînent des passions mauvaises. Gardons-nous les uns et les autres de cet écueil. Imitons plutôt les apôtres. Il y avait de graves divergences de vue entre Paul et les chrétiens de Jérusalem. Le négateur Paul dédaignait la circoncision, les sacrifices, les pratiques juives. Abandonner ces rites, c'était ruiner le christianisme, pensaient les judéo-chrétiens. Forts de leur union en Christ, Pierre, Jaques et Jean, les colonnes de l'Église, donnèrent à Paul la main d'association en respectant la conscience de chacun. Aujourd'hui, ce ne sont plus des rites qui nous divisent, ce sont des dogmes. Les uns estiment que le miracle physique est nécessaire à la foi, les autres le déclarent indifférent à la foi. Plaçons-nous sur le terrain de la vie chrétienne qui nous est commun. Forts de notre union en Christ, notre unique Sauveur, continuons à nous donner la main d'association, tout en respectant notre liberté de pensée.

---